

Pourquoi Dodji est noir

entretien avec Fabien Vehlmann

PAR MARINE PLANCHE

Depuis sa création en 2006, l'impressionnant succès de la série *Seuls* ne s'est jamais démenti. Écrits par Fabien Vehlmann et dessinés par Bruno Gazzotti, ses albums donnent résolument le premier rôle à un adolescent noir, orphelin au grand cœur qui doit survivre à cette robinsonnade post-apocalyptique et urbaine. Animé par une réflexion fine sur la question des stéréotypes, Fabien Vehlmann bouscule ainsi le monde si codifié de la bande dessinée populaire, parce que c'est indispensable et parce que c'est possible.



Quand on regarde le paysage de la littérature pour la jeunesse et de la bande dessinée franco-belge aujourd'hui, on s'aperçoit que la plupart de ses personnages sont blancs, que la diversité est très peu représentée dans ce qui est proposé aux enfants. Est-ce un constat que tu partages ?

Oui ça m'a beaucoup frappé, encore plus que les stéréotypes de genre, qui sont aussi présents bien sûr, mais moins immédiatement visibles. Déceler un stéréotype de genre n'est pas toujours évident, alors que l'absence de héros de couleur dans la BD (pour les premiers rôles) est vraiment criante. Et c'est une des raisons qui nous a poussés avec Bruno Gazzotti à proposer que Dodji, le héros de la série *Seuls*, soit noir.

Aux origines de la série, j'avais envie depuis longtemps de travailler avec Bruno Gazzotti et je cherchais un angle pour une histoire avec comme point de départ *Sa Majesté des mouches*. En 2002-2003 j'ai eu l'idée de transposer le récit en ville, d'en faire une sorte de robinsonnade urbaine. J'ai donc imaginé une bande de personnages, dont le chef serait un gamin issu d'un centre social, avec des parents dysfonctionnels, voire plus de parents. Au départ, c'était le héros parce qu'il était le plus mûr, celui qui avait le plus morflé, enfant. Dans cette série il est surtout question d'autonomie, de ce que signifie devenir adulte, et pour moi ce n'est pas une question d'âge mais de maturité. J'avais autour de moi (j'ai toujours) des exemples d'adultes immatures et d'enfants plus mûrs que leurs parents.

Dans la discussion avec Bruno est arrivée l'idée d'en faire un héros noir. Bruno a une capacité de dessin qui n'est pas si fréquente, il sait bien dessiner des personnages de couleur. Comme le fait de bien dessiner les personnages féminins, c'est d'abord une question de capacité de dessin. À une époque, les dessinateurs de BD étaient quasiment tous des hommes, et ils dessinaient tous les femmes de la même manière, comme des bim-bos. Quand on les interrogeait là-dessus, ils répondaient : c'est impossible d'enlaidir une femme, il faut qu'elle ait des traits harmonieux, et puis il faut que le lecteur puisse reconnaître immédiatement que c'est une femme. Depuis des dessinateurs, hommes ou femmes, ont démontré qu'on peut très bien dessiner une femme comme on dessine un homme, c'est-à-dire qu'elle peut être laide,

petite, grosse, mal gaulée, et on comprend quand même que c'est une femme. Effectivement ça pose des questions de dessin, des questions techniques, mais ça s'apprend.

C'est la même chose pour les individus de couleur. Si quelqu'un ne sait pas très bien dessiner les Noirs, tous les Noirs qu'il va dessiner vont se ressembler, de même pour les Asiatiques, les Maghrébins, etc. Or au cours de notre discussion Bruno Gazzotti m'a dit : « J'ai vécu en Afrique assez longtemps, j'aime bien dessiner des personnages noirs, pourquoi ne pas en dessiner un dans notre BD ? » et assez naturellement je lui ai proposé que ce soit le personnage du héros. C'est alors qu'on s'est posé la question : dans la BD franco-belge, combien y a-t-il de héros de couleur ? Les deux que j'ai identifiés à l'époque (il y en a sans doute d'autres) c'était Yoko Tsuno, de Roger Leloup, le paradigme de l'héroïne de couleur en BD, et A.D. Grand-Rivière, un inspecteur de police noir, qui est moins connu. Deux héros seulement... c'était un peu flippant.

Sauf que nous nous sommes alors retrouvés devant un dilemme : notre héros, c'est un orphelin au grand cœur. Mais comment les lecteurs vont-ils réagir si ce héros est noir ? Est-ce qu'on va nous accuser de caricaturer les choses, du style : « Ah oui, c'est normal que sa famille soit dysfonctionnelle puisqu'il est noir » ? (rires). On a décidé que le jeu en valait la chandelle : mieux vaut un héros noir qui risque de prêter le flanc aux critiques que pas de héros noir. Et puis on a pris des précautions, en complexifiant un peu la donne : par exemple le beau-père de Dodji est blanc, et c'est lui qui bat son fils. Et puis on a fait en sorte que d'autres personnages de couleur apparaissent, qui ne soient pas tous dans des situations de difficulté sociale, issus des banlieues. Par exemple Leila, dont le père est médecin. Leila n'a manqué de rien, elle a une famille tout à fait fonctionnelle même si elle ne s'entend pas trop avec son père. C'était un peu notre réponse du berger à la bergère, pour montrer qu'on n'avait pas cherché à discriminer. Même si, soit dit en passant, je reconnais que les personnages de la série au début sont très stéréotypés, quelle que soit leur couleur. Il y a l'orphelin au grand cœur, l'intello lâche, la petite fayote... C'était plus ou moins une volonté de notre part... C'était

surtout mes débuts en tant que scénariste (rires)! Je ne creusais pas tant que ça mes héros à l'époque. Mais finalement, ce n'était pas plus mal, parce qu'on a pu complexifier les personnages par la suite.

C'est vrai que les personnages ont beaucoup évolué dans la suite de la série, Camille par exemple.

En effet, Camille et Saul, qui apparaît plus tard, sont les personnages (volontairement) les plus genrés de la série, dans un sens classique, pour ne pas dire traditionaliste. Camille est réservée, à sa place, loyale, attentive aux lois. C'est la petite fille sage. Saul est conquérant, viril, sûr de lui, un peu violent, très autonome. Chacun se retrouve élu des deux camps, l'une dans le camp du bien, l'autre dans le camp du mal. C'est une volonté, que j'aborderai plus en détail dans la suite de la série.

Est-ce que tu penses que ce choix d'avoir des héros de couleur constitue, aussi, une des raisons du succès de cette série auprès des jeunes lecteurs?

Je pense que ça participe de l'intérêt pour la série, je ne sais pas si ça explique son succès. En tout cas des enfants, ou plutôt des parents, m'ont dit que c'était important que leur enfant puisse avoir un héros de sa couleur. Mais c'est plus les parents qui m'en parlent, les enfants ne fonctionnent pas tout à fait de cette manière-là.

Il y a eu un moment clé pour moi, au début de la série. Nous sommes allés présenter notre projet à différents éditeurs. Un éditeur qui n'a pas pris le projet s'était montré intéressé mais nous avait demandé s'il était vraiment nécessaire que le héros soit noir. Je suis tombé des nues et je lui ai demandé ses raisons. L'éditeur m'a alors expliqué que lui-même n'était pas raciste, mais que c'était un choix risqué par rapport aux lecteurs flamands, et qu'on risquait donc de se couper d'un marché. Il considérait aussi que les enfants pourraient plus facilement avoir de l'empathie pour quelqu'un qui leur ressemble, or ses lecteurs étaient plutôt blancs, etc. J'ai donc répondu que d'abord je n'avais aucun problème à me couper d'un lectorat néo-nazi (rires), c'est-à-dire non pas des lecteurs flamands mais de ceux qui n'achèteraient pas la série parce que le héros était noir. D'autre part je remets fortement en question l'argument de l'empathie, parce que j'ai pu lire Yoko

Tsuno sans être asiatique, j'ai lu les Schtroumpfs sans être bleu, et fort heureusement il n'est pas question que Bob l'éponge ne s'adresse qu'à un public d'éponges... Donc cet argument ne vaut pas pour moi. Nous n'avons pas signé avec cet éditeur.

Mais on pourrait alors retourner la question : est-ce un problème finalement qu'il n'y ait quasiment que des héros blancs dans la BD franco-belge?

Je me suis interrogé à ce sujet aussi. Il y a un épisode qui m'a marqué, une rencontre avec une classe du quartier de la Goutte-d'Or à Paris, où il y avait une très grande diversité ethnique, principalement des enfants asiatiques, maghrébins et noirs. Le prof avait fait un sondage auprès des élèves en leur demandant de voter pour leurs deux personnages préférés dans la série. Depuis, c'est une question que je pose souvent aux enfants lors des dédicaces ou des rencontres. Au départ j'étais arrivé avec une question : est-ce que pour vous ce serait important de savoir de quel pays sont originaires Dodji, ou Leila. Réponse unanime : on s'en fout ! Donc j'ai complètement laissé tomber cette question pour la suite de la série. Mais en revanche là où je n'avais pas de question mais où j'ai reçu une réponse, c'est à la suite de ce sondage. On avait, de mémoire, sur 20 enfants, 3-4 voix pour Yvan, ou Camille, 5 pour Terry, 6 ou 7 pour Leila, 9 pour Dodji, et surtout, grosse surprise, 14 voix pour Saul, le petit fasciste qui apparaît dans le tome 3. Je tombe des nues. Et je vois que souvent des enfants ont voté à la fois pour Dodji et Saul. En interrogeant un des gamins noirs de la classe pour comprendre pourquoi, il me répond : « Parce que ce sont des chefs ». Donc ils se fichaient complètement du fait qu'ils soient noirs ou blancs, mais ils avaient majoritairement envie de leaders, de gens qui savent ce qu'ils veulent. C'est pour ça que le personnage de Dodji avait un peu moins de voix, parce qu'il se pose des questions, il doute, et ça agaçait certains enfants. Un gamin m'avait dit : « Dodji, il me saoule, il joue au chef, alors que Saul il est chef. » Pour moi ça a été une révélation, pas seulement au niveau de la littérature jeunesse, mais aussi au niveau politique. Donc l'empathie envers les personnages n'a pas grand-chose à voir avec leur couleur, elle a plus à voir avec les valeurs qu'incarne le personnage. Une fois ça posé, je sais

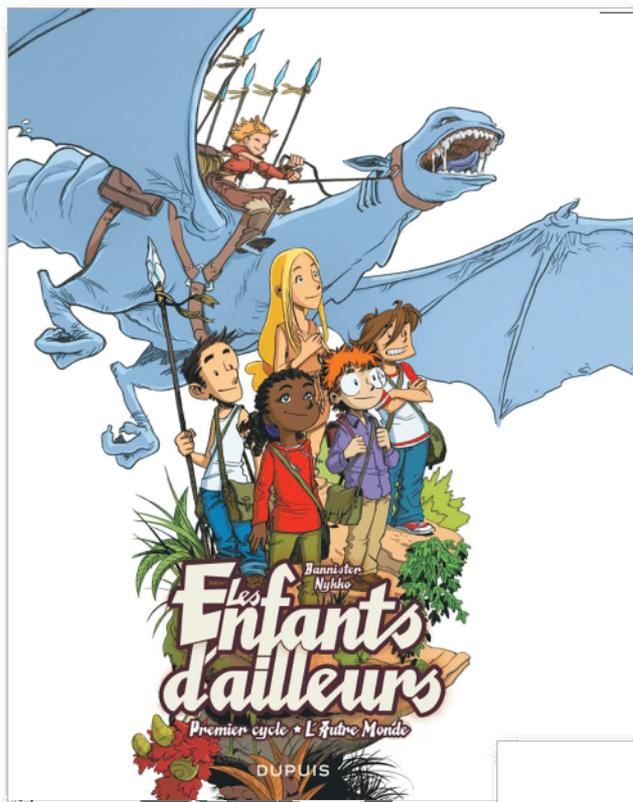
→
Le personnage de Yoko Tsuno,
de Roger Leloup, Dupuis.



↑
Saul contre Dodji in
Seuls, t.6 : *La quatrième dimension et
demie*, dess. Gazzotti, Dupuis, 2011.

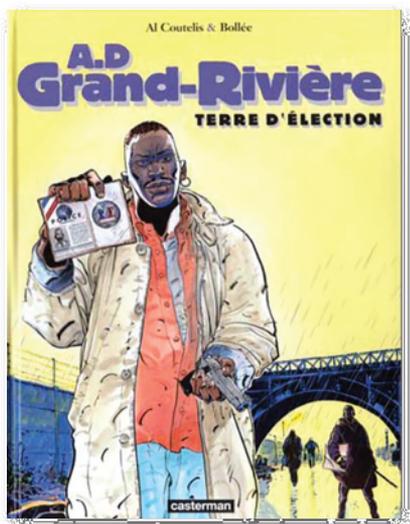
↘
Les principaux personnages de
Seuls. De gauche à droite :
Leila, Terru, Dodji, Yvan et Camille,
dess. Bruno Gazzotti, Dupuis, 2010.





←
Les Enfants d'ailleurs, par Bannister
et Nykko, Dupuis, 2010.

↓
La Ribambelle. L'Intégrale, t.2,
par Roba, Dargaud, 2003.
(Série créée en 1957 par Franquin,
reprise en 1962 par Roba.
Depuis 2011, Jean-Marc Krings et
Zidrou font revivre la série.)



↑
A.D. Grand-Rivière, par
Laurent-Frédéric Bollée
et Al Coutelis, Casterman, 2000.



quand même que de voir des personnages de couleur dans une BD ça a fait du bien à des parents, et je veux croire que ça a fait du bien à des enfants aussi. Il ne sont pas nombreux encore mais un peu plus qu'avant peut-être, on peut citer la série *Les Enfants d'ailleurs* chez Dupuis, par exemple.

Il n'y a pas l'équivalent en France, mais en Angleterre une étude a montré que dans les livres pour enfants en 2017 seuls 1% avaient un héros de couleur (4% en 2018).

Ça s'améliore un peu mais trop lentement, de même qu'il y a de plus en plus d'héroïnes. Il y a des prises de conscience, même si elles se font plus en marches d'escaliers qu'en pente douce. Je suis assez fier qu'on ait réussi à faire un succès populaire avec un personnage noir qui est au centre d'un récit collectif. C'était aussi le cas de *La Ribambelle* où il y avait aussi un personnage noir, mais qui n'était pas le héros.

Dans la série, le fait que Dodji soit noir ou Leila maghrébine n'est pas vraiment un sujet, ils existent d'abord en tant que personnages.

Effectivement leur couleur de peau n'est pas un sujet, sauf quand elle est mise en avant par d'autres. Mais on peut discuter de cette question. Il y a deux écueils possibles : soit on neutralise complètement le sujet en disant le personnage est gay/noir/handicapé mais ça n'affecte en rien ce qu'il est. Ce qui me semble quand même un peu faux. Quand on est noir en France, j'ai du mal à croire que ça n'affecte pas un peu la manière dont les gens nous parlent, etc. D'un autre côté si, par exemple, on centre tout sur le fait qu'un héros est gay, qu'il parle gay, va dans des endroits de gay, etc., il finit par devenir une sorte d'alibi gay. Pour moi l'idéal est un entre-deux, comme souvent. Dans le cas de Dodji, il est d'abord héroïque, dans le bon sens du terme, c'est-à-dire qu'il se pose des questions, il prend ses responsabilités, il est faillible : par exemple son attitude avec Leila est quand même un peu misogyne, mais il a encore une marge de progression. Et en même temps si Saul s'en prend autant à Dodji c'est peut-être aussi parce qu'il est noir. Je ne voulais pas en faire le cœur de l'intrigue mais je voulais que cette question de la couleur de peau soit présente, en filigrane. Pour Leila en re-

vanche c'est un non-sujet, personne ne lui dit à aucun moment qu'elle est maghrébine.

De même pour le personnage d'Ajza : on sait qu'elle est d'origine tchétchène et elle porte un foulard, mais ce n'est pas un sujet dans l'histoire.

Comment avez-vous choisi les noms des personnages? Leila porte un nom arabe, elle ne s'appelle pas Isabelle ou Manon par exemple, de même pour Dodji.

Pour Dodji on avait demandé à une amie africaine de Bruno : elle nous avait proposé le prénom Dodzi (qui se prononce Dodji) qui veut dire «sois courageux», c'est aussi le prénom qu'on donne aux orphelins. On ne l'a jamais expliqué dans la série, mais on a trouvé que ça sonnait super bien. En revanche Leila est un prénom assez courant, qui fait aussi penser à la princesse Leia dans *Star wars*, donc on n'a pas cherché la complication.

À propos des filles : Leila d'un côté et Camille de l'autre incarnent des figures très différentes de la féminité.

Elles sont de fait très stéréotypées. En même temps je m'inspire toujours de personnes que je connais. Mes deux modèles c'était un «garçon manqué» d'un côté (même si je me méfie de cette expression), et de l'autre côté un personnage qui reprend tous les stéréotypes de la féminité, ou de la petite fille. Dans les deux cas j'essaie ensuite de complexifier les choses.

En effet Leila, qui a l'air très combattant, a ses fragilités, et Camille se révèle beaucoup plus forte qu'on pouvait le penser au départ.

Oui, d'ailleurs le personnage de Camille est souvent en retrait dans mes sondages sur les personnages préférés des enfants. De temps en temps, une gamine me dit que c'est son personnage préféré. Et ça me fait plaisir, parce que par exemple dans le tome 3, Dodji est piégé par sa virilité, il a été manipulé par Saul, et c'est finalement grâce à Camille qu'il s'en sort, ce qui est très peu vu par les lecteurs. Pour moi, Camille a une forme de courage, un peu celui d'une mère Courage, ce qui reste certes un stéréotype de féminité mais quand même plus orienté du côté de la force, de l'*empowerment* (ou empuissancement) que Camille in-



Seuls, t.3, Dupuis, 2015.

carne à sa manière. Ceci dit, elle est devenue beaucoup plus populaire dans les sondages depuis qu'on en a fait une « bad girl ». Alors que pour moi elle était tout aussi intéressante avant, mais c'était moins visible.

Au-delà de *Seuls*, quel est ton avis sur ce que l'on voit arriver du côté des comics, notamment chez Marvel avec l'évolution des personnages de super-héros, Captain Marvel incarné par une femme, Miss Marvel super-héroïne musulmane d'origine pakistanaise, etc. ? Nouvel avatar du politiquement correct ou vraie prise en compte de la diversité de la société ?

Le politiquement correct au début, c'était plutôt une bonne chose. On l'oublie parce qu'on aime bien caricaturer les Américains, en France. Mais à l'origine du politiquement correct il y a de vraies questions : comment expliquer qu'il n'y ait pas plus de personnages féminins ? 1% de personnages de couleur (selon l'étude anglaise), c'est honteux. Si c'est politiquement correct de dire que c'est honteux, je suis politiquement correct. Une fois qu'on a posé

ça, la démarche peut devenir, en particulier chez les Américains, assez dogmatique, et tomber dans le syndrome « United colors of Benetton », c'est-à-dire que c'est tellement appuyé que ça se voit, et on entre dans une logique économique, marketing. Quand *Black Panther* fait un des plus gros cartons au box-office américain, les producteurs et les studios en tirent des conclusions. Le film n'est pas exceptionnel, mais il devient un événement politique, qui signale une attente énorme : mieux vaut un film moyen qui n'a que des héros noirs que pas de film avec des héros noirs du tout. Donc je pense qu'il faut du politiquement correct. Comme pour la parité, il faut forcer un peu. Mais quand on force, ce n'est pas toujours terrible en termes artistiques.

Sur ce sujet, on aura vraiment avancé quand on pourra avoir des personnages de méchants de couleur, ou des méchants gays, etc. dans le sens où il ne sera pas uniquement question de valoriser le personnage de couleur ou homosexuel, mais bien d'en faire un individu profond, ambigu, complexe... Comme tout individu ! C'est ce que j'ai essayé de faire dans *Le Dernier Atlas*, qui est plutôt destiné à un

public ado-adulte avec un anti-héros d'origine maghrébine. C'était compliqué mais c'est ce que nous avons tenté avec Gwen de Bonneval, nous avons fait le pari que ce serait compris par les lecteurs. Pour l'instant c'est le cas. C'est un personnage de mafieux, donc on pourrait nous accuser de véhiculer de gros clichés. Mais c'est un peu comme de l'aïkido : on essaie d'utiliser des stéréotypes qui sont dans l'esprit des gens, on les détourne, et fondamentalement on intéresse les gens au destin d'un fils de migrant. Si j'en avais fait un gentil fils de migrant, on m'aurait dit : c'est bien-pensant, politiquement correct... et moi je ne veux surtout pas ennuyer les lecteurs. Si je veux que mon propos soit lu, si je veux amener mes lecteurs à réfléchir à la guerre d'Algérie il faut que j'emmène des gens qui n'ont pas envie que je leur parle de la guerre d'Algérie. Il faut donc ruser avec les stéréotypes et c'est un exercice d'équilibriste parce qu'on n'est jamais très loin de se casser la gueule.

Ce qui m'importe à l'arrivée, c'est d'abord l'humain. Quelle que soit la couleur du personnage, fondamentalement les émotions sont les mêmes. Mais si on veut rendre les choses crédibles, les façons d'envisager les émotions ne sont pas forcément les mêmes. Un primo-arrivant africain qui arrive en France ne verra pas la famille de la même manière qu'un Français auvergnat. Après la question c'est : est-ce que c'est ça mon sujet ? Est-ce que je prends le temps de l'aborder dans toute sa complexité, ce que

j'ai essayé de faire dans *Le Dernier Atlas*. Ou bien est-ce que ce n'est pas ça mon sujet, et je veux juste qu'un gamin de couleur qui passe dans un Carrefour puisse voir une couverture de BD avec un gamin de couleur. Ma fierté pour notre série avec Gazzotti, elle est là. Je veux lui dire à ce gamin qu'il n'est pas seul, ce qui est un peu le leitmotiv de la série. *Seuls* au pluriel, pour dire aux enfants : vous n'êtes jamais seuls.

Après on aura beau jeu de nous dire, à nous auteurs, qu'on n'est pas noirs, qu'on n'est pas des femmes, qu'on parle de choses qu'on ne connaît pas, ce qui est un autre débat, passionnant, sur lequel j'ai une réponse très arrêtée. Pour moi le rôle d'un auteur, c'est précisément d'interpréter tous les rôles. J'attends d'un auteur qu'il se projette dans les rôles féminins, dans les rôles de jeunes, de vieux, tout ce qu'il veut, à charge pour lui d'assumer cette responsabilité. Il doit potasser le sujet. Il lui revient aussi de préciser d'où il parle, sans prétendre que son propos est universel. Donc pour moi il y a une place pour tout type de propos, à partir du moment où c'est fait avec bienveillance et sérieux, en travaillant son sujet. Sinon on risque de tomber dans le communautarisme, où les Guinéens ne vont parler que de la Guinée, les femmes que de femmes, les hommes que d'hommes, etc. et on n'aura plus que de l'autobiographie qui m'ennuie souvent à mourir. Donc en tant qu'auteur on a un pouvoir énorme, on peut investir tous les rôles, mais on a aussi une responsabilité. ●



Le Dernier Atlas, dess. Hervé Tanquerelle, Dupuis, 2019.

